

—Je vous suis infiniment obligé, reprit le jeune homme, qui salua du doigt, mit la lettre aux initiales A. X., 22 dans la poche de son pantalon et sortit en faisant siffler sa cravache.

III.

Le comte Gaston de la Brillantais était un fort joli garçon de vingt-deux ans, bon cavalier, adroit tireur, valseur émérité, ayant parfois l'esprit d'être audacieux à propos, et jouissant fort habilement de sa fortune, ce qui est un art. Il avait de grands yeux noirs, où luisait une ardeur expressive, des lèvres fines dont le sourire montrait de belles dents, une voix caressante qui trouvait à point des notes chaudes ; enfin, tout ce qu'il faut pour avoir du succès dans un monde où la passion sinistre et la délicatesse absolue n'ontrent pas en ligne de compte dans l'actif d'un homme à marier.

Ses audaces opportunes avaient fait de lui un rival redoutable aux amoureux de Saint-Germain-en-Laye, où il tenait alors garnison. Mais l'amour, qui prend souvent de malicieuses revanches, l'avait amené, par hasard, un beau jour de printemps, au bureau de poste de Ruail, et le comte de la Brillantais était devenu amoureux comme un novice, bête comme élogiaque, et depuis un mois il partait de Saint-Germain dès l'aube, arrivait à Ruail pour l'ouverture du bureau de poste, afin de retirer une lettre qu'il s'était adressée lui-même et qu'il avait fait porter la veille à Paris par son brosseur.

Or, Anna Leroy ayant éventé la mèche, comme il disait, et victorieusement repoussé sa première attaque, il s'en allait vaguement songeur et tout étonné d'être attristé, pour la première fois par la pensée d'une jolie femme.

Ce jour même une révolution définitive allait se faire dans son existence. Un idéal nouveau prenait possession de son esprit, l'amour austère et grave entraînait en maître dans la pensée de ce brillant cavalier qu'avaient gâté les folles équipées et les joyeusotés de garnison.

Il descendit vers la Seine, suivant à travers champs le sentier qui mène vers l'île de Croissy.

Le blé poussait déjà riche en herbe sur les sillons, de vifux saules à chevelure grise bordaient le fleuve, des trembles dressaient en plein ciel les vibrations lumineuses de leurs feuilles. La Seine rampait entre les herbes hautes, soulevant sur son dos ses petites vagues luisantes comme des écailles d'argent ; la générosité du soleil inondait les bois de paillettes d'or, et sur les grandes blés verts les araignées avaient tendu leurs dentelles, où l'aube enfilait ses perles de rosée.

Le comte traversa la Seine en barque. Arrivé au niveau de la longue allée qui conduit près de la gare, en bordant la rallée, il s'arrêta et vint s'accouder sur le parapet.

Là bas, parmi l'éclat des pigeons blanchis et les bleus losanges des toits, M. Gaston de la Brillantais distinguait un mur banal, et dans ce mur, une fenêtre basse. Tous les matins, en revenant de Ruail, il s'arrêtait là et contemplant longtemps les quatre vitres de la croisée qui s'allumaient aux premiers rayons. Chaque jour, sa contemplation durait davantage. Ce jour là, elle se prolongea pendant une longue heure, et le jeune sous-lieutenant manqua le train de Saint-Germain.

Quand il quitta le garde-fou qui borde l'avenue et domine la Seine du haut des collines de Chaton, il était résolu à mettre aux pieds de la receveuse des postes son titre de comte et ses titres de rentes.

IV.

Le lendemain, le jeune comte ne revint pas à son heure habituelle à la poste de Ruail. Il attendit le soir avec impatience et prit le train de quatre heures. A cinq heures il entra dans le vestibule du bureau.

—Madame Leroy est-elle visible ? demanda-t-il à Mlle Anna.

—Ma mère est sortie, mais elle va revenir, répondit la jeune fille, si vous voulez rentrer au salon, monsieur, vous pourrez l'attendre et lui parler.

En même temps, elle fit entrer l'officier dans le petit salon près du bureau.

M. de la Brillantais prit une chaise, évitant de parler le premier pour ne pas laisser deviner l'émotion qu'il ressentait.

A cette heure peu de personnes venaient à la poste, le courrier était parti, Mlle Anna put donc tenir compagnie au jeune homme.

—Je suis enchanté, mademoiselle, dit celui-ci, de pouvoir vous parler un instant avant de faire auprès de Mme Leroy la démarche importante qui m'y amène.

—Quoique vous couriez risque d'être interrompu par quelque fâcheux (il en vient beaucoup ici), je suis toute à ce que vous allez me dire.

—Mon Dieu ! mademoiselle, c'est fort simple et cela peut se traduire en trois mots : Je suis amoureux ; je suis libre, n'ayant plus mes parents ; et je suis riche ; je viens demander à votre mère la permission de lui prendre un peu de votre tendresse et lui offrir en échange beaucoup de la mienne. Elle me remplacera celle que j'ai perdue ; ne voudrez-vous pas partager un peu cette bonne affection filiale avec un orphelin ?

—Monsieur, je dois vous avouer que je suis très flattée de la démarche que vous faites aujourd'hui, je ne m'oppose aucunement à ce que vous me demandiez à ma mère et je crois qu'elle me laissera la responsabilité d'une décision.

—Vous saurez que j'ai déjà été demandé bien des fois par des gens sûrs qui, paraît-il, j'avais fait impression ; quelques-uns étaient riches, moins que vous, pourtant ; d'autres avaient un talent, d'autres n'apportaient en dot que des espérances : sur le nombre un ou deux me plaisaient, mais ils n'avaient que mon attention. Jusqu'ici personne n'a eu une parcelle de mon amour, et j'ai déjà vingt-trois ans ; c'est tard, n'est-ce pas ? Pourtant je ne voudrais pas vieillir sans savoir ce que la vie d'une femme peut contenir de bonheur. Je vous le dis un peu cruellement. Je veux bien épouser votre fortune à cause de ma mère, qui est visible, et je ferai tout mon possible pour vous aimer. Ainsi donc, jusqu'à ce que je puisse me donner à vous, je vous permets de vous donner à moi.

—Merçi, mademoiselle, je suis trop heureux de ce que vous m'accordez aujourd'hui pour regretter tout haut ce que vous ne m'accordez pas, et puisque vous me promettez de n'y pas mettre de mauvaise volonté, j'espère...

—Pardonnez-moi, laissez-moi vous dire aussi ce que j'espère, car toute jeune que je paraissais, je me suis mûrie au travail, j'ai eu longtemps de réfléchir ici dans ma réclusion forcée, et je me suis souvent demandé comment il se faisait que tant de ménages légitimes ont le bonheur si court et la désillusion si rapide.

—Et que vous êtes-vous répondu, mademoiselle ?

—Ceci. D'abord que le mariage tel qu'il est, c'est l'anneau de l'esclave rivé au pied de la jeune fille, c'est la dignité pudique